

363

A mon collègue Courby
très cordialement
R. W.

René WALTZ

LA I^{RE} ET LA IX^E BUCOLIQUE



Extrait de la *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*
Tome VI — 1927 — N° 1-2.

Bibliothèque Maison de l'Orient



153996

LA I^{re} ET LA IX^e BUCOLIQUE.

Le but de cette étude est de déterminer d'une part le sens de la I^{re} Bucolique, d'autre part le sens de la IX^e Bucolique, et de montrer avec autant de précision que possible le lien qui les unit l'une à l'autre.

On se mettra directement en face des textes. On les interprétera par eux-mêmes. On se laissera influencer le moins possible par les multiples travaux auxquels ils ont donné lieu, tant dans l'antiquité que de nos jours.

Pour plus de clarté, je procéderai par un exposé purement objectif des faits et des résultats auxquels la lecture et l'analyse de ces deux poèmes m'ont conduit.



En l'an 40 Alfenus Varus avait succédé à Pollion dans le gouvernement de la Gaule Cisalpine. Il eut la charge de procéder aux confiscations décidées et prescrites par Octave pour donner des terres à ses vétérans (1).

La mesure visait entre autres le territoire de Crémone, ville dont les habitants payaient ainsi leur hostilité aux triumvirs. Mais, le territoire de Crémone ne se trouvant pas suffisant, on prit le parti d'y adjoindre celui de Mantoue (2), peut-être sur l'initiative personnelle de Varus (3).

(1) Servius, *in Verg. Buc. Comm.*, VI, 6 ; IX, 10 ; 27.

(2) Servius, *in Aeneid. I Comm.*, ed. Thilo, p. 2 ; *in Buc.*, IX, 28 ; Donat, *Vergilii Vita*, 62 (dans les *Scholia Bernensia*, éd. Hagen) ; Probus, éd. Hagen (*Appendix Serviana*), p. 327.

(3) Cela expliquerait mieux les vers 27-29 de l'Egl. IX ;

Vare, tuum nomen, superet modo Mantua nobis,

Le petit domaine de Virgile se trouva du coup menacé.

Dans des circonstances que nous ignorons, et probablement grâce à l'entremise d'un ami (sans doute Gallus ou Pollion) ⁽¹⁾, Virgile put intéresser Octave à son sort. Octave lui donna l'assurance qu'en faveur de son talent poétique il serait excepté de la mesure qui frappait ses compatriotes.

Se fiant à la parole d'Octave, Virgile se considéra comme sauvé. Il assista à l'exode d'un grand nombre de ses voisins, heureux et gêné de son bonheur.

Telles étaient les circonstances, telle était la disposition d'esprit du poète lorsqu'il écrivit la 1^{re} Eglogue.

* * *

Cette Eglogue est un petit dialogue dramatique, dont le cadre, les personnages, le sujet même sont de pure fantaisie, mais ont été inspirés à Virgile par les événements et par sa situation personnelle.

Il imagine qu'un jeune campagnard des environs de Mantoue, qu'il appelle Mélibée, quitte le pays, après avoir comme tant d'autres été dépouillé de ses terres au profit d'un soldat d'Octave. Il emmène avec lui ses chèvres. C'est le soir. Il s'éloigne, l'âme lourde et résignée, quand, au bord de la route qu'il suit, il voit, paisiblement étendu sous un hêtre et jouant du chalumeau, un de ses compatriotes, le vieux Tityre, qui paraît exempt de tout souci. Il s'étonne :

Tityre, tu, patulae recubans sub tegmine fagi,
Siluestrem tenui musam meditaris auena ;
Nos patriae fines et dulcia linquimus arua...

Tityre ne se fait pas prier pour expliquer cette tranquillité singulière. Avec une exubérante bonhomie, qui fait contraste à la gravité mélancolique de Mélibée, il s'écrie :

Mantua uae miserae nimium uicina Cremonae,
Cantantes sublime ferient ad sidera cyeni.

— Ces vers, restés inachevés (necdum perfecta, v. 26), se réfèrent à un moment où Mantoue était seulement menacée et où on pouvait encore espérer que Varus ne passerait pas à l'exécution. Puis l'évènement fut brusqué. — Cf. *Schol. Bern.*, ad Ecl. III, 6,

⁽¹⁾ Servius, in *Buc.*, IX, 11,

O Meliboee, deus nobis haec otia fecit !
 Namque erit ille mihi semper deus...
 Ille meas errare boues, ut cernis, et ipsum
 Ludere quae uellem calamo permisit agresti.

Mélibée n'est pas plus avancé, puisque Tityre, — qui n'a pas, nous le verrons, le génie de la clarté, — ne dit pas qui est ce dieu à qui il a voué un culte si fervent. Le lecteur a déjà compris qu'il s'agit d'Octave ; mais pour Mélibée ce bienfaiteur tout-puissant reste un personnage parfaitement mystérieux. Après quelques mots, fort touchants, de retour sur lui-même, il demande à Tityre de lui dire un peu plus clairement les choses :

Sed tamen iste deus qui sit da, Tityre, nobis (1).

La réponse de Tityre ne sera guère plus précise, et elle sera interminable. Avec cette « simplicité rustique » dont parle Servius dans son Commentaire (2), il commence un long bavardage dans lequel il manque plusieurs fois de s'égarer.

C'est d'abord un éloge naïf de Rome, la capitale, que dans sa candeur (*stultus ego* !) il s'imaginait semblable à la seule ville qu'il connût, Mantoue, et dont la grandeur lui inspire un émerveillement sans bornes.

Il est si maladroit causeur qu'il ne dit pas expressément qu'il est allé à Rome. Mais Mélibée a compris à demi-mot. S'étonnant, à nouveau, il pose à Tityre une nouvelle question, avant d'avoir reçu réponse à la première :

Et quae tanta fuit Romam tibi causa uidendi ?

Tityre, ainsi stimulé, repart de plus belle. Il répond que c'est pour avoir sa liberté qu'il est allé à Rome ; et que, s'il a fini, sur le tard, la barbe déjà blanchie, par obtenir cette liberté, c'est grâce à Amaryllis, sa compagne ; et que, tant qu'il avait été sous la coupe de Galatée, qui n'était qu'une gaspilleuse, il n'avait cure de son pécule, ni par conséquent aucune espérance

(1) *Da*, qui n'est pas un simple synonyme de *dic*, équivaut à *explana*. Cf. Térence, *Heautontim.*, v. 10 ; et rapprocher *Phorm.*, v. 380.

(2) I, 19.

d'affranchissement, malgré les bestiaux et les fromages qu'il vendait constamment à la ville (1). Tout ce verbiage, où se multiplient les détails oiseux, est fort plaisant, d'abord parce que le personnage s'amuse à se railler lui-même (2), ensuite à cause de la manière dont ses idées s'associent et s'enchaînent. Il raconte son histoire, mais il la raconte à rebours : chaque détail le fait remonter à un détail antérieur qui l'explique (3).

Mélibée, sur le mode lyrique qui lui est propre, dit qu'il comprend à présent pourquoi Amaryllis lui avait paru si triste : Tityre n'était plus auprès d'elle.

Très prosaïquement Tityre, moins ému à cette pensée que Mélibée, répond en deux mots : *Quid facerem?* et reprend le fil de son récit. Il fallait bien, dit-il, qu'il aille à Rome, puisqu'il ne pouvait pas se faire affranchir ailleurs (il néglige de dire pourquoi) ; il ajoute qu'il n'aurait pu trouver ailleurs des dieux aussi bienveillants, *tam praesentes deos*, — pluriel emphatique qui, dans sa pensée, n'a trait qu'à Octave. Il est en effet ramené par ces mots à son point de départ et répond enfin, mais toujours d'une manière emphatique et vague, à la question initiale de Mélibée :

Hic illum uidi iuuenem, Meliboeae, quotannis
 Bis senos cui nostra dies altaria fumant.
 Hic mihi responsum primus dedit ille petenti :
 « Pascite ut ante boues, pueri, submittite tauros. »

(1) Le v. 33 :

Quamvis multa meis exiret uictima saeptis
 signifie en effet que Tityre vendait de nombreuses bêtes destinées aux sacrifices (et non qu'il les sacrifiait lui-même).

(2) Il se plaisait déjà lui-même dans les v. 19 sqq. : *Urbem quam dicunt Romam, Meliboeae, putau...* Ici cela s'accentue. Notez en particulier, à ce point de vue, la valeur de la parenthèse *fatebor enim* (v. 31) et le dernier vers de la réplique (v. 35) :

Non unquam grauis aere domum mihi dextra redibat.
 La tirade ne serait pas déplacée dans une scène de comédie.

(3) C'est un trait de nature : Tityre ne suit presque jamais l'ordre chronologique des événements ni l'ordre déductif des idées, mais l'ordre inverse. Ceci jusque dans le détail. Par ex. v. 32 : *nec spes libertatis est la conséquence de nec cura peculi*. Cf. v. 29 : *respexit tamen et longo post tempore uenit* ; v. 30 : *postquam nos Amaryllis habet, Galatea reliquit*.

Ces vers, sur lesquels se termine la première partie de l'Eglogue, sont particulièrement obscurs ; Tityre s'y exprime du moins plus confusément que jamais. Bien entendu, ce n'est pas d'Octave qu'il a sollicité sa liberté : il n'était pas esclave d'Octave ; il est venu la demander à son maître, qui apparemment habitait Rome. Mais, par la même occasion, par une chance heureuse, dans des conditions qu'il ne précise pas (et c'est le point faible du poème), il a pu voir Octave. Il lui a adressé une requête (*mihî petenti*), qui est évidemment celle de n'être pas exproprié de son petit domaine. A quoi Octave a répondu avec bonté :

« *Pascite ut ante boues, pueri, submittite tauros.* »

C'est-à-dire continuez à faire paître en paix vos troupeaux et à les accroître sans crainte (1).

* * *

Dans toute cette première partie de l'Eglogue, Mélibée n'a guère pris la parole que pour provoquer Tityre à parler, et Tityre, avec un naïf égoïsme, n'a guère parlé que de lui-même. Il n'a pas un mot de pitié ou d'intérêt pour Mélibée, ni pour ses autres concitoyens exilés.

Dans la deuxième partie, c'est Mélibée au contraire qui devient le personnage principal, et Tityre ne fait plus que lui donner la réplique. Son rôle se compose de deux longs couplets lyriques, qui se font pendant : dans le premier, il vante et décrit le bonheur de Tityre ; dans le second, il décrit sa propre misère et celle de ses compagnons d'infortune. Il y a dans tout cela une admirable gradation du pathétique.

Mélibée s'est révélé à nous dès ses premières répliques comme une âme infiniment plus fine et plus sensible que celle de Tityre. Sa seule ressemblance avec Tityre est une sorte de fatalisme inné, d'acceptation de la destinée, qui forme en effet le

(1) Le seul mot vraiment difficile à expliquer dans ce passage est le *primus* du v. 44. Il équivaut certainement à un adverbe, *primum, statim, protinus*, avec ce sens : il me répondit immédiatement, sans que j'aie besoin d'insister.

fond de toutes les âmes paysannes : Mélibée ne songe pas plus à se révolter contre le sort qui l'accable que Tityre à s'enorgueillir de sa bonne chance ; ils prennent l'un et l'autre la vie très simplement, comme elle vient, comme elle est, sans avoir l'air de croire qu'elle pourrait être autrement (1). Mais, à cela près, les deux caractères sont aussi dissemblables que possible, et cette dissemblance va s'accroître encore dans toute la fin du poème.

Mélibée s'était peint d'un mot, au début : *Non equidem inuideo, miror magis*. Son étonnement a disparu après le récit de Tityre, mais c'est toujours sans jalousie qu'il considère le bonheur de son ami, qu'il en imagine toutes les douceurs et qu'il le compare à son propre sort. Il l'admire avec une sorte de joie amère, mais sincère et généreuse. Il y a dans toute cette tirade qui commence par le fameux : *Fortunate senex, ergo tua rura manebunt*, un charme, un attendrissement infini.

Exalté par le lyrisme de Mélibée, Tityre essaie de se mettre au ton. Mais il retombe dans son emphase habituelle et la pousse, cette fois, jusqu'au ridicule :

*Ante leues ergo pascentur aethere cerui
Et freta destituent nudos in litore pisces, etc..*

Tityre fait de la rhétorique sans le savoir, et de la rhétorique la plus pauvre.

Mélibée reprend la parole. Mais, chose singulière, entraîné peut-être à son tour par la grandiloquence de son interlocuteur, il commence par une hyperbole qui paraît assez déplacée dans sa bouche :

*At nos hinc alii sitientes ibimus Afros,
Pars Scythiam et rapidum cretae uenimus Oaxen
Et penitus toto diuisos orbe Britannos.*

C'est la seule faute de goût du poème, et elle est vénielle, la douleur de Mélibée excusant ses exagérations. Au reste, après ces trois vers malheureux, il revient aussitôt à son ton et à son

(1) Cf. des traits analogues chez le Moeris de la IX^e Eglogue ; notamment v. 5 : *quoniam Fors omnia uersat*.

style naturels. Il s'émeut à la pensée de l'état dans lequel il retrouvera ses champs bien-aimés si jamais, dans de longues années, les hasards de l'existence le ramènent au pays natal. Sa vive imagination lui représente les choses avec une précision si aiguë que de la tristesse il se laisse entraîner à l'indignation :

Impius haec tam culta noualia miles habebit !
Barbarus has segetes ! etc.

Son amertume va croissant jusqu'au trait final, chargé d'ironie :

Inserere nunc, Meliboee, puros, pone ordine uites !...

Puis, aussitôt, comme s'il se reprochait ce mouvement, non pas même de révolte, mais d'humeur, si contraire à son caractère et si vain dans sa situation, il change de ton, se tourne vers ses chèvres, les associe à sa douleur, les emmène, continue sa route :

Ite, meae, quondam felix pecus, ite, capellae ;

et ce qui suit, qui est dans toutes les mémoires. Toute cette fin est exquise de sentiment et d'harmonie. Jamais l'attachement passionné, l'attachement vital du paysan pour la terre d'où il est issu et qu'il a fécondée de son labeur ne s'est exprimé d'une manière plus vraie, plus vive et plus touchante.

La plainte de Mélibée, relevée de cette nuance de véhémence et d'ironie que nous avons soulignée, émeut Tityre lui-même, qui sort enfin de son indifférence égoïste, et qui semble avoir maintenant un mouvement de pitié et comme un geste de regret impuissant, en voyant Mélibée reprendre, avec son troupeau, sa triste route d'exilé :

Hic tamen hanc mecum poteris requiescere noctem
Fronde super uiridi. Sunt nobis mitia poma,
Castaneae molles et pressi copia lactis,
Et iam summa procul uillarum culmina fumant
Maioresque cadunt altis de montibus umbrae (1).

Encore faut-il remarquer qu'il ne dément pas son caractère et qu'il partage avec une singulière facilité la résignation de l'in-

(1) Ces deux derniers vers si exquis veulent dire simplement en bonne prose : et voici bientôt l'heure du repas du soir.

fortuné Mélibée. Il ne lui dit même pas : tu pourrais, mais tu pouvais, tu aurais pu (poteras) passer encore cette nuit auprès de moi et partager mon modeste repas. On sent bien que, lorsqu'il l'aura vu partir, il sera de nouveau tout entier à son châlumeau, à Amaryllis, et aux moëlleuses châtaignes qui l'attendent.

* * *

Arrachons-nous maintenant au charme de cette scène rustique et demandons-nous ce que Virgile a mis de lui-même dans son Egloue et à quelle intention il a obéi en l'écrivant.

Egaré par les commentateurs anciens ⁽¹⁾, on a souvent parlé d'allégorie. Le mot, assurément, n'est pas exact. Mais la I^{re} Egloue est, selon la très juste formule de M. Frédéric Plessis, « un poème d'allusion ». C'est une fantaisie poétique nourrie de souvenirs et de sentiments personnels. Le lieu et la scène, le décor sont familiers à Virgile : ce sont les environs de sa ville de Mantoue. Les personnages sont ses compatriotes, des paysans de l'Italie du nord, qu'il peint comme il les a vus, qu'il fait parler (à la poésie près) comme ils parlent. Les noms seuls — Tityre, Mélibée, Amaryllis, Galatée — sont conventionnels et empruntés à la tradition pastorale, toute grecque et sicilienne. Hormis les noms et tel détail qui n'a qu'une valeur proverbiale (*Hylæis apibus*, v. 54), tout ici est italien et pris sur le vif.

Les circonstances sont plus réelles encore que les personnages. Cette Italie du nord était le théâtre d'un désastre inouï. La mesure prise par Octave, qui nous étonne et qui était peut-être très politique, était la source de violences et de misères lamentables : on avait vu et on allait voir encore d'innombrables propriétaires ruraux dépossédés s'expatrier avec leurs familles, aller chercher fortune et asile où ils pouvaient, se disperser par le monde. A ceux qui tentaient de résister, le nouveau possesseur faisait un mauvais parti.

Le Mélibée de Virgile est un de ces malheureux émigrants. Il représente la foule douloureuse et résignée des victimes

(1) Cf. Servius et les absurdités auxquelles cette préoccupation de l'allégorie l'a conduit (notamment v. 1 et 29).

du partage des terres. Son cas n'est qu'un exemple entre mille. Et si la plupart des traits matériels et moraux du personnage ont un caractère individuel très marqué, il lui arrive cependant soit d'évoquer l'image de la misère générale (v. 11 sq. : undique totis Vsque adeo turbatur agris), soit même de parler au nom de tous ses compagnons d'infortune (v. 64 sqq. : At nos hinc alii sitientes ibimus Afros, etc.)

En face de lui, Tityre est au contraire seul de son espèce. C'est un privilégié qui, grâce à la bienveillance toute spéciale d'Octave et par une sorte de hasard tout à fait exceptionnel, est assuré de garder ses terres. S'il n'était pas allé à Rome juste à ce moment pour obtenir sa liberté, — et Virgile paraît avoir fait de lui un esclave nouvellement affranchi précisément pour lui donner l'occasion d'aller à Rome et de se trouver en présence d'Octave (1), — si à Rome il n'avait pas vu Octave (dans des circonstances que son récit, nous l'avons vu, ne précise pas), il serait comme tous les autres : il participerait à l'exode général.

Ceci posé, et sans perdre de vue que Tityre et Mélibée sont des personnages imaginaires, demandons-nous ce que Virgile a prêté de sa propre personnalité à chacun d'eux. On dit couramment que Tityre représente Virgile. C'est juger la chose un peu vite. Pour un esprit non prévenu, il n'y a pas moins de ressemblances, et il y a des ressemblances plus profondes, entre Virgile et Mélibée qu'entre Tityre et Virgile. — Tityre est vieux, sa barbe blanchit, il doit avoir une cinquantaine d'années ; Mélibée est jeune : il est par l'âge bien plus voisin de Virgile, qui a environ trente ans. Tityre est un esclave qui vient de se faire affranchir ; Mélibée est de très modeste condition, mais de condition libre, semble-t-il (2) : c'est exactement le cas de Virgile. Au moral, Tityre, brave homme, bonhomme, mais phraseur, dénué de toute finesse, et si candidement égoïste, ne rappelle aucunement Virgile ; Mélibée est une nature douce, sensible, mélancolique, et comme affinée encore par la souffrance et par

(1) Il en a fait sans doute aussi un *vieil* esclave pour mieux expliquer le geste de mansuétude d'Octave à son égard.

(2) Cf. le ciues du v. 71.

l'épreuve : il est la propre image de ce Virgile, qu'anime une si profonde et si tendre pitié de toutes les douleurs de l'humanité. C'est en lui, et non en Tityre, que Virgile a mis son âme ; c'est à lui que Virgile a prêté sa propre sensibilité. N'est-ce pas visible jusque dans la manière dont Mélibée s'occupe de ses chèvres, dont il parle d'elles, dont il leur parle ? (1) Son dernier mot, si touchant, est pour elles : Non, me pascente, capellae, Florentem citysum et salices carpetis amaras. Rien de pareil chez Tityre : il ne parle de ses bêtes, sans l'ombre d'une émotion, que lorsqu'il est question de les sacrifier ou de les vendre (2). Des deux interlocuteurs, le poète, ce n'est assurément pas Tityre.

S'il fallait absolument identifier Virgile à l'un de ses deux personnages, on serait tenté de l'assimiler à Mélibée bien plutôt qu'à Tityre. D'où vient donc l'opinion commune que c'est Tityre qui représente Virgile ? Uniquement de l'analogie, d'ailleurs incomplète, des situations : Tityre a conservé son domaine grâce à la bienveillance d'Octave, alors que Mélibée est obligé de fuir avec la masse de ses concitoyens ; Virgile, au moment où il écrivit la 1^{re} Eglogue, croyait qu'il allait bénéficier de la faveur dont Tityre est l'objet. Il voyait la chose faite en raison des assurances qu'il avait reçues, il la réalisait en imagination, s'en réjouissait d'avance, et l'Eglogue est écrite en partie, — mais en partie seulement, — pour remercier Octave de ce bienfait. En réalité, chose piquante, c'est le sort de Mélibée qui attend Virgile, et non pas le sort de Tityre. Servius nous donnait un bon conseil lorsqu'il écrivait : « Hoc loco Tityri sub persona Vergilium debemus accipere, non tamen ubique, sed tantum ubi exigit ratio. » (3)

On pense aussi, mais sans preuve positive, qu'en faisant décrire par Mélibée le domaine de Tityre (v. 46 sqq.) Virgile a décrit son propre domaine : ce n'est pas certain, c'est très vraisemblable. Je croirais plutôt que le domaine de Tityre est un

(1) V. 12 sqq ; 74 sqq. ; rapprocher v. 49 sq.

(2) Cf. v. 8 ; 21 ; 33.

(3) V. 1.

domaine de fantaisie, comme le personnage de Tityre est un personnage de fantaisie, mais que Virgile a *pensé* à son propre domaine en dépeignant celui de Tityre, comme il a *pensé* à sa propre situation en imaginant celle de Tityre, et que certains détails (on le sent du reste à la lecture) sont réels (1). Mais il est aussi téméraire de reconstituer d'après ces vers la topographie du petit domaine de Virgile que de prétendre expliquer par rapport à Virgile lui-même tous les détails de l'existence de Tityre : Amaryllis, Galatée, les fromages, et ce qui s'ensuit (2).

Bref, le poème contient des allusions, assez nettes, à la situation personnelle de Virgile, mais ces allusions sont noyées dans le reste. Et surtout aucun des deux personnages ne *représente* à proprement parler Virgile (3) : Tityre est Tityre, Mélibée est Mélibée, le dialogue est un dialogue rustique, remarquable de réalisme, malgré la couleur lyrique ou élégiaque de certains passages. La part de la convention est véritablement réduite au minimum.

* * *

Maintenant qu'a voulu faire Virgile ? Il est assez clair qu'il a voulu remercier Octave de l'accueil qu'il avait trouvé auprès de lui (soit à la suite d'une démarche directe, soit par l'intermédiaire de Pollion, de Varus, de Gallus ou de Mécène, comme

(1) Voici, par exemple, des choses qui sont vues et entendues :

... uicino ab limite saepes

Hyblaeis apibus florem depasta salicti...

Et :

Hinc alta sub rupe canet frondator ad auras,

Nec tamen interea raucae (tua cura) palumbes

Nec gemere aeria cessabit turtur ab ulmo.

(2) Il y a probablement plus d'exactitude dans les vers 7-9 de la IX^e Eglogue, qui situent le domaine de Menalcas, c'est-à-dire de Virgile lui-même :

... qua se subducere colles

Incipiunt mollique iugum demittere cliuo,

Vsque ad aquam et ueteres, iam fracta cacumina, fagos.

(3) Quand Virgile, dans l'Eglogue IX, a voulu se désigner lui-même (et d'une manière tout à fait claire) sous un nom de convention, il s'est appelé Menalcas;

les biographes le donnent à entendre). Le *deus nobis haec otia fecit*, dès le sixième vers, ne s'expliquerait pas autrement, et toute la première moitié de l'Eglogue (jusqu'au v. 45), si on laisse de côté les fioritures et le pittoresque du développement, se ramène à ceci : une action de grâces à Octave. — Mais il y a la seconde partie, dans laquelle Octave n'apparaît plus qu'incidemment (*Ante leues ergo pascentur in aethere cerui... Quam nostro illius labetur pectore uultus*) et qui est essentiellement un parallèle entre le bonheur exceptionnel de Tityre et la misère de tous ses concitoyens expulsés. Le morceau capital, c'est évidemment la seconde tirade de Mélibée, celle où il peint d'une manière si pathétique sa désolation d'émigrant, à la pensée de ce qu'il laisse derrière lui, de ce qu'il retrouvera si jamais le destin veut qu'il revienne visiter sa terre natale : *Barbarus has segetes !...* La douleur l'entraîne un instant très loin, puisqu'il dit à demi-mot (comme il convient à cette âme douce et mesurée) l'injustice de la mesure dont il est victime (*his non consequimur agros*), puisqu'il en fait retomber la responsabilité sur les ambitieux qui ont déchaîné les guerres civiles (*En quo discordia ciues Produxit miseros !*). Un autre maudirait, il se borne à gémir ; il n'y en a pas moins là, en termes adoucis et à mots couverts, mais sur le sens desquels il est impossible de se tromper, « une véritable protestation », comme on l'a remarqué, « contre l'attribution des terres aux vétérans » : « Quand on songe, dit Cartault ⁽¹⁾, que Virgile traite d'impies et de barbares ces soldats, qui venaient de faire la fortune d'Octave, sur lesquels s'appuyait sa puissance, dont il devait avoir encore besoin pour devenir le maître du monde, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il a été singulièrement hardi. En lisant cette pièce qui, sans lui être dédiée formellement, lui était cependant destinée, Octave, à côté des remerciements qui ne lui étaient pas ménagés, a trouvé aussi une condamnation des mesures injustes qu'il avait dû prendre, et l'on serait tenté de croire que, si Virgile a exagéré le ton de la reconnaissance, c'était pour faire passer la leçon. » — Ainsi l'intention du poète est double : remercier

(1) *Etude sur les Bucoliques*, p. 346,

Octave pour la faveur dont il est personnellement l'objet, lui dire néanmoins ce qu'il pense du traitement brutal et inique dont sont victimes tous ses compatriotes autour de lui.

On trouve quelquefois choquantes les formules d'adoration hyperboliques à l'adresse d'Octave que Virgile a prêtées à Tityre (1) : qui sait si elles n'ont pas pour but, ainsi que le suggère Cartault, de faire passer la critique qui les contrebalance et les suit ? Et qui sait d'autre part si ce n'est pas précisément cette critique, ce blâme mal dissimulé, qui a finalement indisposé Octave et l'a amené à laisser dépouiller Virgile ? Octave n'était-il pas fondé à se demander si les vrais sentiments de Virgile à son égard étaient ceux qu'exprime Tityre (*erit ille mihi semper deus*) ou ceux qu'exprime, en termes à peine détournés, Mélibée (*En quo discordia ciues Produxit miseros!*), et si les premiers n'étaient pas seulement destinés à masquer les seconds et à donner le change ? Virgile, obligé d'Octave, ne tenait-il pas, par la bouche de Mélibée, le langage d'un adversaire politique d'Octave ? Un partisan de Brutus et Cassius, un tenant de Sextus Pompée, auraient-ils parlé autrement ? On n'a pas assez remarqué la réflexion de Servius (2) : « *Hic Vergilius Octavianum Augustum laesit ; tamen secutus est ueritatem....* »

Chose curieuse, Virgile semble s'être plus tard repenti et comme excusé de son audace. C'est ainsi du moins que Cartault interprète (3) (et je ne suis pas éloigné de croire qu'il a raison) les deux derniers vers des *Géorgiques* :

Carmina qui lusi pastorum audaxque iuuenta,
Tityre, te patulae cecini sub tegmine fagi.

« Moi qui mis en scène les bergers et qui, avec la témérité de la jeunesse, te chantai, Tityre, sous l'abri d'un hêtre touffu. » On veut en général que l'audace que s'attribue Virgile soit d'avoir introduit des allusions d'actualité dans le cadre pastoral, mais rien dans le texte ne le donne à supposer. Ou bien *audax*

(1) V. 6 sqq. ; 41 sqq. ; 59 sqq.

(2) V. 70.

(3) Ouvr. cité, p. 66.

iuuenta est une simple formule de modestie sans portée, ou bien il faut entendre ces mots dans le sens que leur a donné Cartault : Virgile a pâti de son imprudence, il la regrette et la met sur le compte de son inexpérience et de sa jeunesse.

Nous verrons tout à l'heure, en examinant l'Eglogue IX, que cette interprétation se confirme et que Virgile n'avait pas attendu les *Géorgiques* pour confesser sa maladresse.

* * *

La IX^e Eglogue, qui forme par son sujet le complément et la contre-partie de la I^{re} est encore un poème d'allusion. Mais ici l'allusion est tout : elle fait tout l'intérêt du poème, qui n'aurait même pas de sens en dehors d'elle. Les interlocuteurs n'ont rien d'attachant par eux-mêmes : ce sont des comparses sans relief, dont l'un seulement, Moeris, possède quelque individualité. Le dialogue n'a rien de dramatique : c'est un entretien sans ombre d'action. Mais le principal personnage, qui reste dans la coulisse, n'est autre que Virgile lui-même, sous le nom de Menalcas (1).

Dans l'intervalle entre la I^{re} et la IX^e Eglogue (2) le vent a complètement tourné. Virgile a été dépossédé : il est maintenant dans une situation semblable à celle de Mélibée. Son désappointement s'est aggravé des menaces ou des mauvais traitements dont il a été l'objet de la part du vétérans qui l'a dépouillé. Il a, lui aussi, quitté le pays. Sa tristesse, son regret sont profonds. C'est sous l'empire de ces sentiments qu'il compose sa nouvelle Bucolique.

* * *

Nous sommes, cette fois encore, sur une des routes qui mènent à Mantoue. Moeris, un vieux serviteur campagnard, porte des chevreaux dans ses bras et va, son ancien maître ayant été dé-

(1) Cf. Quintilien, *Inst. orat.*, VIII, vi, 46.

(2) Cet intervalle, que rien ne permet de mesurer exactement, est apparemment de quelques mois. Cf. Cartault, *ouvr. cité*, p. 69.

pouillé de son domaine et réduit à quitter la contrée, les offrir au nouveau possesseur du sol : il espère sans doute l'amadouer par ce tribut volontaire, dont il ne s'acquitte qu'à contre-cœur. Un jeune berger, Lycidas, le rencontre ou le rattrape, et la conversation s'engage.

Lycidas, le premier, apostrophe Moeris et lui demande familièrement où il va :

Quo te, Moeri, pedes? an quo uia ducit, in urbem?

A cette question, faite par le jeune homme sur un ton léger, s'oppose dès les premiers mots le ton pathétique de la réponse. Moeris, résigné à son sort, n'en est pas moins plein de tristesse et de colère concentrée. Il semble que l'émotion l'empêche d'ordonner l'expression de ses idées : sa première phrase est tout enchevêtrée, sa parole coupée de parenthèses ; il se jette tout d'abord sur les mots les plus expressifs :

O Lycida! uiui peruenimus, aduena nostri
 (Quod numquam ueriti sumus) ut possessor agelli
 Diceret : « Haec mea sunt ; ueteres, migrate, coloni. »
 Nunc uicti, tristes (quoniam Fors omnia versat),
 Hos illi (quod nec uertat bene!) mittimus haedos (1).

Ainsi cette spoliation a été une surprise pour ceux qui en ont été victimes : quod numquam ueriti sumus. Pourquoi? La réponse de Lycidas nous l'apprend. Car Lycidas est déconcerté de la nouvelle ; il avait entendu dire que Menalcas, poète réputé, avait obtenu grâce à ses vers la faveur de conserver tous ses biens :

Omnia carminibus uestrum seruasse Menalcan.

Moeris soupire : « Tu l'avais entendu dire? C'est en effet un bruit qui a couru (2), répond-il. Mais nos chants, Lycidas,

(1) Il faut entendre *mittimus* simplement dans le sens de : je vais lui offrir ces chevreaux. Cf. *Revue de Philol.*, t. L, p. 235, et noter que *ferimus*, *portamus*, n'auraient pas fait le vers. — Rapprocher encore *Aen.*, IV,623 : cinerique haec *mittite* nostro Munera.

(2) Je pense qu'il faut ponctuer avec un point d'interrogation

n'ont pas plus de pouvoir au milieu des traits de Mars que les colombes de Chaonie contre l'aigle qui fond sur elles. » Image qui donne à penser, malgré son caractère proverbial, que Moeris, au contact de son maître, a pris l'habitude d'exprimer sa pensée en poète. — Puis viennent trois vers importants, dans lesquels Moeris fait allusion, d'une part à une querelle (*lites*) qui a failli mal tourner pour son maître et pour lui-même, d'autre part à un présage rustique qui, dit-il, les a préservés d'un malheur plus grand en les déterminant à la prudence :

Quod nisi me quacumque nouas incidere lites
Ante sinistra caua monuisset ab ilice cornix⁽¹⁾,
Nec tuus hic Moeris nec uiueret ipse Menalcas.

Lycidas en croit ses oreilles avec peine. Quoi ! la vie de Menalcas a été menacée ! Quelqu'un aurait osé tuer un tel poète ! Quelle perte s'il avait disparu ! ... Simple transition, toute factice, pour introduire le développement central du poème.

* * *

A partir de là, en effet, Lycidas et Moeris se livrent à une sorte d'éloge alterné de leur poète favori, citant les vers de Menalcas qui leur reviennent en mémoire.

Lycidas rappelle d'abord un chant purement pastoral, où nous retrouvons le nom de Tityre et les chèvres de la 1^{re} Eglogue :

« Tityre, dum rédeo (breuis est uia), pasce capellas
Et potum pastas age, Tityre, et inter agendum
Occursare capro (cornu ferit ille) caueto. »⁽²⁾

Puis Moeris, des vers dédiés à Varus, gouverneur de la Cisalpine, au moment des expropriations, et restés d'ailleurs inachevés :

après *audieras* (v. 11) : *Audieras?* et *fama* fuit. Sed... Le tour est bien plus vif et bien plus naturel.

(1) Trait de superstition paysanne, à rapprocher de la réflexion de Mélibée (Egl. I, v. 16-17) :

Saepe malum hoc nobis, si mens non laeua fuisset,
De caelo tactas memini praedicere quercus.

(2) Rappelons que ces vers sont traduits de Théocrite, *Id.* III, v. 3 sqq.

« Vare, tuum nomen superet modo Mantua nobis,
Mantua uae miserae nimium uicina Cremonae,
Cantantes sublime ferient ad sidera cycni. »

Le sens de ces vers est net : « Varus, si grâce à ta protection Mantoue n'est pas enveloppée dans les spoliations, nous chanterons tes louanges jusqu'au ciel. » Les cygnes étaient nombreux dans la région de Mantoue ; ils symbolisent ici l'âme même du pays et de ses habitants.

Mis en goût par ces derniers vers, qui sont en effet gracieux, vigoureux et touchants,— surtout pour un habitant du pays, — Lycidas prie instamment Moeris de lui en réciter d'autres. Et, voulant expliquer son amour pour les beaux poèmes, il ajoute, dans une sorte de longue parenthèse (v. 32-36), qu'il est poète lui-même, mais qu'il sait bien, malgré les compliments dont le comblent les bergers, qu'il n'égale encore ni Varius ni Cinna, qu'il n'est qu'une oie qui crie parmi les cygnes. Cette digression est, notons-le, le seul passage où Lycidas, figure très effacée, prene une ombre de personnalité. Ses déclarations n'ont pas grand intérêt en elles-mêmes ; elles ont surtout pour objet d'introduire en passant cet éloge (inattendu ici d'ailleurs) de Varius et d'Helvius Cinna, à qui Virgile est heureux de rendre hommage (1).

Moeris cherche dans sa mémoire et récite un nouveau fragment des poèmes de Menalcas. Ce sont des vers d'amour, adressés à Galatée par le jeune Cyclope Polyphème et librement imités de Théocrite (*Id.* XI, v. 41 sqq.) (2).

(1) Quant au calembour qu'il ferait d'après Servius sur le mot *anser* (et qui serait repris par Properce, II, xxxiv, 84), il est prudent de n'en accepter l'idée qu'avec réserve.

(2) On remarquera que Virgile a à la fois réduit et idéalisé son modèle. Dans Théocrite il choisit ses traits. Il supprime en particulier ceux qui lui paraissent trop peu délicats, le v. 43 par exemple : *Ἄδιον ἐν τῶντροφ παρ' ἐμὴν τὰν νόκτα διάξεις*. De même, l'épithète *γλυκόκαρπος* appliquée à la vigne disparaît ; l'expression *ποτὸν ἀμβρόσιον* pour désigner l'eau qui vient de la montagne, n'est pas non plus imitée : elles ont, malgré leur grâce, quelque chose de trop matériel. — Cf. sur ce passage et cette imitation Cartault, ouvr. cité, p. 370.

Lycidas, charmé, réclame un autre chant encore, dont il se rappelle l'air, mais dont il a oublié les paroles. Il les cherche vainement : *Si uerba tenerem!* Et l'on peut supposer qu'il se met à fredonner l'air afin d'aider Moeris à les retrouver.

Moeris fait lui-même effort pour se souvenir. Il retrouve le début ; ce sont des vers qui font allusion au lever d'un astre nouveau, l'astre de César (*Caesaris astrum*), astre propice et fécondant, si beau que les autres constellations, jusque-là honorées des humains, ne méritent plus un regard. Cet astre ne peut être que la fameuse comète, apparue en 44 lors des jeux funèbres en l'honneur de César et qui avait si fort impressionné les esprits (1). Mais il est clair qu'à travers César l'éloge vise et atteint Octave, son continuateur et son héritier, sur qui reposent tous les espoirs du monde. L'apparition de la comète, présageant une ère nouvelle de prospérité et de paix, coïncide avec l'entrée en scène d'Octave ; elle est l'annonce miraculeuse de sa puissance et de sa gloire (2) :

« Daphni, quid antiquos signorum suspicis ortus?
 Ecce Dionaei processit Caesaris astrum,
 Astrum, quo segetes gauderent frugibus et quo
 Duceret apricis in collibus uuo colorem.
 Inserere, Daphni, puros, carpent tua poma nepotes. »

Arrivé là, Moeris s'interrompt : la mémoire lui manque. Il se plaisante, non sans quelque tristesse, sur cette défaillance due à l'âge, ajoute que Menalcas lui-même (entendez : quand il sera de retour, dans des jours devenus meilleurs) redira ces vers à Lycidas aussi souvent qu'il le voudra :

Sed tamen ista satis referet tibi saepe Menalcas (3).

(1) La superstition populaire avait cru y voir l'âme de César divinisé. Cf. Suétone, *Caes.*, 88 ; Pline, *N. H.*, II, xxiii, 4 ; Sénèque, *Nat. Quaest.*, VII, xvii, 2 ; Dion Cassius, XLV, 7 ; Horace, *Carm.*, I, xii, 47 ; Virgile, *Georg.*, I, 488.

(2) On sait comment Octave lui-même avait exploité l'événement. La statue de César qu'il fit dresser sur le Forum était surmontée d'une étoile d'or (Suétone, Pline, *loc. cit.*), et cette étoile se retrouve sur les monnaies de l'époque.

(3) Cf le vers final : *Carmina tum melius....*, qui éclaire le sens de celui-ci.

* * *

Lycidas insiste. Moeris lui donne, dit-il, une mauvaise raison. L'heure, le lieu sont favorables : qu'il s'arrête, qu'il pose ses chevreaux et qu'il chante. « Nous arriverons toujours à la ville, ajoute-t-il avec désinvolture. Ou bien, si nous craignons d'être pris par la pluie, continuons notre route en chantant, je te porterai ton fardeau. »

Mais Moeris s'obstine à refuser, non sans mélancolie :

Desine plura, puer, et quod nunc instat agamus ;
Carmina tum melius, cum uenerit ipse, canemus.

Quod nunc instat, ce qui presse, c'est d'apporter les chevreaux au nouveau maître. Qu'on se rappelle le quod nec uertat bene ! du vers 6, et l'on sentira ce qu'il y a d'amertume dans cette résignation du vieux Moeris aux nécessités de l'heure présente. Le dernier vers, par contre, est sa revanche, sa consolation dans le malheur : avec une pieuse opiniâtreté, il persiste à espérer le retour de Menalcas, à l'attendre contre toute vraisemblance. Encore un trait de ce fatalisme paysan qui ne croit jamais impossible aucun retour de fortune, — quoniam Fors omnia uersat.

Ce que Moeris disait tout à l'heure de sa mauvaise mémoire n'était donc, au fond, qu'une défaite : c'est en réalité le chagrin qui lui ôte l'envie de chanter. Et le dialogue s'arrête sur cette note triste, mais non désespérée, qui donne bien la tonalité générale du poème.

* * *

Si l'on s'en tient au sens littéral, cette Eglogue n'est guère attachante : le caractère familier de la conversation, les détails du décor ⁽¹⁾ ou des sentiments ne manquent pas d'une certaine grâce ; mais, si l'on ne songeait que Menalcas, c'est Virgile, le fond même de l'entretien serait dénué d'intérêt. Moeris, à vrai dire, est assez vivant. Il a des traits qui rappellent Mélibée :

(1) Notamment v. 57 sqq. : Et nunc omne tibi silet aequor, etc.

sa sensibilité, sa tristesse, son « humanité ». C'est le type de ces vieux serviteurs dévoués corps et âme à leur maître, prêts à tout affronter pour lui, jusqu'à la mort :

Nec tuus hic Moeris nec uiueret ipse Menalcas.

Il est possible qu'un véritable serviteur de Virgile lui ait servi de modèle. Mais Lycidas, par contre, n'est qu'un nom. Il se dit poète ; il est insignifiant et plat : Moeris a l'âme cent fois plus poétique que lui. Son rôle est de provoquer son interlocuteur aux confidences et de lui donner la réplique. Il n'a, comme les confidents de tragédie, qu'une apparence de personnalité ; il n'existe qu'à titre d'artifice littéraire.

Ajoutons qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre cette Eglogue, si gauchement artificielle, et l'Idylle VII de Théocrite, à laquelle Virgile a songé en la composant. Car, si le sujet de la IX^e Bucolique a un caractère personnel très marqué, le canevas, les lignes générales, et aussi plus d'un détail, en sont empruntés, on le sait, à la première partie de la célèbre Idylle des *Thalysies*. Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre un rapprochement minutieux des deux textes (1). Rappelons seulement que les *Thalysies* sont un des chefs-d'œuvre et, selon d'excellents juges, le chef-d'œuvre de la poésie bucolique (2) ; que Théocrite y a usé avec le tact le plus sûr du procédé périlleux qui consiste à travestir allégoriquement des citadins en bergers ; qu'il s'y est mis en scène lui-même sous la figure de Simichidas ; et que l'individualité du chevrier Lycidas, qui représente un poète de ses amis, s'y dessine avec une grande netteté. Ce que Virgile a pris à Théocrite, c'est d'abord l'idée de la rencontre sur une route, de la conversation poursuivie en marchant et des chants qui abrègent le chemin (3). C'est ensuite l'idée d'employer ce procédé

(1) Sur ce point, consulter Cartault, ouvr. cité, p. 376.

(2) Sainte-Beuve se plaisait à l'appeler « la reine des Eglogues ». V. *Portraits littéraires*, t. III, p. 17.

(3) La réflexion du Lycidas de Virgile (v. 64) :

Cantantes licet usque, minus uia laedit, eamus

rappelle, quoique d'un peu loin, celle du Lycidas de Théocrite (v. 36) :

Ἄλλ' ἄγε δὴ...

Βουκολιασδώμεσθ' ἰτάχ' ὅτερος ἄλλον ὄνασεϊ.

pour parler indirectement de lui-même, — plus indirectement d'ailleurs que Théocrite, puisqu'au lieu de paraître sous un travestissement il est seulement l'objet du dialogue. C'est le nom, mais le nom seulement, et certains traits qui chez lui sont accessoires et font hors-d'œuvre (1), du personnage de Lycidas. C'est un détail descriptif, ingénieusement adapté et incorporé au contexte (2). Le reste rappelle encore Théocrite par diverses réminiscences, mais ne dérive plus des *Thalysies*. On ne peut donc parler d'imitation que dans un sens très général. L'Idylle de Théocrite a pu être, littérairement parlant, le point de départ de l'Eglogue virgilienne ; mais Virgile, en appropriant ses emprunts aux convenances de son sujet, a moins reproduit que transposé son modèle, et il lui est resté très inférieur.

Mais l'intérêt biographique de l'Eglogue IX compense dans une large mesure son infériorité littéraire. C'est par les allusions qu'elle contient aux événements de la vie de Virgile et à la conduite du poète qu'elle mérite surtout notre attention.

Le vers :

Omnia carminibus uestrum seruasse Menalceas

nous reporte au moment de la I^{re} Eglogue, quand Virgile croyait pouvoir compter sur la faveur d'Octave et conserver son domaine. Que s'est-il passé ensuite ? Non seulement il a été dépouillé (3), mais il a été maltraité. Moeris donne même à entendre que

(1) Les vers 32-36 de l'Eglogue : *Et me fecere poetam.... anser olores*, sont calqués sur les vers 37-41 de l'Idylle : *Καὶ γὰρ ἐγὼν Μοισᾶν... ὡς τις ἐρίσδω*.

(2) Comparer Egl., v. 59-60 :

Hinc adeo media est nobis uia ; namque sepulcrum
Incipit apparere Bianoris,

et Id., v. 10-11 :

*Κοῦπω τὰν μεσάταν ὁδὸν ἄννυμες, οὐδὲ τὸ σᾶμα
Ἄμιν τὸ Βρασίλα κατεφαίνετο.*

— On peut encore noter que le *Quo te*, *Moeri pedes?* du v. 1 est un souvenir déformé du v. 21 de l'Idylle :

Σιμιχλίδα, πᾶ δὴ τὸ μεσαμέριον πόδας ἔλκεεις ;

(3) V. 2-4. — Notez le contraste entre l'injonction du vétéran :

sa vie a été en danger : nec uiueret ipse Menalcas (v. 16). Il se pourrait que ce dernier trait fût un trait de pure invention, destiné à alimenter en le dramatisant l'entretien de Moeris et de Lycidas ; c'est du moins très probablement une exagération pathétique. Il faut en effet, à mon avis, distinguer entre les éléments dont se compose le pseudo-récit de Moeris (v. 11-16). Il y a eu, semble-t-il, une aventure réelle, à laquelle Moeris fait allusion en des termes malheureusement trop discrets : *tela inter martia* (v. 12), *nouas lites* (v. 14). Quelle aventure ? Nous n'avons aucun moyen d'en restituer les circonstances ; mais ce qui paraît ressortir du texte, c'est que Virgile eut avec un vétéran une contestation qui tourna à son détriment (1). Et sur le souvenir de cet incident authentique Moeris brode sans doute des détails dus à la fantaisie du poète :

Quod nisi me quacumque nouas incidere lites
Ante sinistra caua monuisset ab ilice cornix,
Nec tuus hic Moeris (2) nec uiueret ipse Menalcas.

De toutes façons, ces vers posent un problème. Les commentateurs anciens s'y sont aiguisé l'esprit. Mais ce qui frappe surtout quand on les consulte, ce sont leurs irréductibles divergences. Il est clair que la difficulté était pour eux la même que pour nous et qu'ils se sont ingéniés à la résoudre, soit en utilisant des traditions, orales ou écrites, plus ou moins déformées, soit en forgeant de toutes pièces, sans méthode ni critique, l'explication qui leur manquait. Tous font état aveuglément du : *nec uiueret ipse Menalcas*.

D'après Servius, Virgile faillit être tué par un centurion du

« *Veteres, migrate, coloni* » et les paroles bienveillantes prêtées à Octave dans la 1^{re} Eglogue (v. 45) : « *Pascite ut ante boues, pueri, submittite tauros.* »

(1) Rien n'indique que le mot *lis* dont se sert Virgile (v. 14) et que reprennent après lui ses commentateurs et biographes doive être pris dans son sens juridique de « procès ». Cf. d'ailleurs Servius, IX, 14 : *Nouas lites magnas, id est militaria iurgia*.

(2) Il y a de grandes chances, en tout cas, pour que le rôle que Moeris se prête à lui-même dans cette affaire soit purement imaginaire.

nom d'Arrius, à qui il voulait reprendre ses terres : il n'échappa à sa poursuite qu'en se jetant dans le Mincius (1). Après quoi il partit pour Rome, après avoir confié la garde de son domaine à ses régisseurs (procuratores) et leur avoir donné pour consigne d'obéir provisoirement à Arrius (2). La même version se retrouve chez Donat, qui y joint quelques fioritures de détail (3). C'est la seule qui, cadrant avec le texte même de Virgile, ne lèse sur aucun point la vraisemblance. Le pseudo-Servius de Daniel relate une autre tradition entièrement différente et manifestement fautive, suivant laquelle Virgile ayant obtenu de garder ses terres, une querelle se serait élevée, pour une question de limites (de finibus) entre lui et ses nouveaux voisins : l'un de ceux-ci, nommé Clodius, déclara qu'il allait trancher le différend en tuant Virgile ; il se jeta sur lui l'épée à la main, et Virgile dut se réfugier dans la boutique d'un marchand de charbon (in tabernam carbonariam), qui le fit sortir par une autre porte (4). Pur roman, péchant par la base, puisque Virgile fut très certainement exproprié, mais qui n'atteint pas encore en invraisemblance l'absurde récit de Probus : les terres de Virgile réparties entre soixante vétérans ; Virgile obtenant d'Auguste, grâce à Cornelius Gallus, la restitution de son domaine ; les vétérans furieux ; l'un d'eux, le primipilaire Milienus Toro, voulant le tuer ; Virgile ne devant son salut qu'à la fuite (5).

De toutes ces histoires, bâties à plaisir et plus ou moins intelligemment sur le texte de l'Eglogue, rien ne se dégage de solide. Il faudrait pouvoir remonter à des sources moins corrompues. Ce qui me paraît le plus probable, en l'absence de documents positifs, c'est que Virgile, se croyant couvert par la parole d'Octave, refusa de céder ses terres au vétéran qui venait en prendre possession, et que de là naquit la querelle qui faillit

(1) Servius, prooem., éd. Thilo, p. 3 ; III, 94 ; IX, 1 ; 16.

(2) IX, 1.

(3) Donat, *Vergilii Vita*, 20 ; 63. — Cf. *Scholia Bernensia*, III, 95.

(4) IX, 1.

(5) Probus, in *Verg. Buc. et Georg. Comm.*, éd. Keil, p. 5 sq.

mal tourner pour le poète. Que Virgile, s'y trouvant contraint, ait alors quitté le pays, c'est ce qui résulte non seulement des paroles prêtées au nouveau possesseur : « *Veteres, migrate, coloni* » (v. 4), mais encore et surtout du dernier vers de l'Églogue :

Carmina tum melius, cum uenerit ipse, canemus.

* * *

Reste à déterminer les raisons qui poussèrent Virgile à écrire ce poème. Question particulièrement délicate. Car la IX^e Églogue est à tout prendre un éloge de Virgile par Virgile, un panégyrique personnel, que la forme pastorale ne cherche même pas à déguiser. Moeris et Lycidas sont les porte-parole du poète ; Menalcas est un pseudonyme transparent.

Cet éloge n'a rien de modéré :

*Quis caneret Nymphas ? quis humum florentibus herbis
Spargeret etc. ?* (1).

et la manière dont Virgile cite ses propres vers en les faisant valoir, en en soulignant le charme et les mérites, est au moins fort surprenante. L'éloge s'étend d'ailleurs de la production littéraire à la vie privée, embrassant pour ainsi dire toute la personnalité du poète. Car la partie centrale (v. 17-55), où Moeris et Lycidas vantent à l'envi le talent poétique de Menalcas, est encadrée, ne l'oublions pas, entre un préambule, où Moeris dit son affliction d'avoir vu son maître dépouillé et réduit à fuir, et une sorte d'épilogue où il exprime son espoir et sa conviction naïve de le voir revenir tôt au tard. Attachement pour Menalcas de tous ceux qui l'ont connu, et particulièrement de ses serviteurs, fervente admiration de tous pour son œuvre poétique : tels sont les deux éléments de cet éloge, qui s'applique donc à la fois à l'écrivain et à l'homme.

A quel mobile put obéir en se louant de la sorte un écrivain qui a laissé une réputation proverbiale de pudeur et de modestie ? Comment surtout se laissa-t-il aller à faire si délibérément pa-

(1) V. 19-20,

rade de ses dons et de son renom littéraires? L'hypothèse la plus vraisemblable, qui reçoit de la confrontation des textes une force voisine de l'évidence, est à mon avis la suivante.

Virgile écrivit la IX^e Eglogue à Rome, après sa dépossession, dans l'espérance qu'elle serait lue par Octave, à qui au fond elle s'adresse. Le but du poète est de provoquer un nouveau revirement des sentiments d'Octave à son égard, de le replacer, s'il se peut, dans la disposition d'esprit favorable où il était avant la I^{re} Bucolique. Frustré, par sa propre faute, de l'espoir qu'il avait eu de conserver son domaine, il n'abandonne pas absolument la pensée de se le faire restituer : le « cum uenerit ipse » du dernier vers le donne à entendre assez clairement. Mais il faut pour cela reconquérir les bonnes grâces d'Octave ; il faut lui faire oublier les vers malencontreux qui l'ont blessé. Entreprise bien incertaine, mais qu'on peut toujours tenter : des amis sans doute l'y encouragent. A cet effet, faisant taire pour une fois sa modestie naturelle, Virgile rappelle, par la bouche de Lycidas et de Moeris, ceux de ses poèmes qui avaient naguère charmé et touché Octave. Comme s'il tenait à donner des spécimens de tous les aspects de son talent, il en cite de tous les genres : chant rustique, poème de circonstances, idylle mythologique, pièce allégorique, rien n'y manque (1). En passant, dans les vers à Varus, il rappelle avec à propos, mais sans insistance déplaisante, ce qu'a eu d'arbitraire la spoliation dont les Mantouans et lui-même ont été victimes : Mantua uae miseræ nimum uicina Cremonae ! Pour finir, il insère dans ses citations quelques vers qui glorifient discrètement Octave : sa-

(1) Peu importe d'ailleurs que les poèmes cités dans la IX^e Eglogue soient des poèmes réels, antérieurement composés par Virgile, ou qu'il les imagine pour l'occasion sur le type de ses poèmes antérieurs. — Tout ce qu'on peut dire, c'est que les vers à Varus (27-29) et les vers à Daphnis (46-50) paraissent, à première vue, datés par les circonstances auxquelles il se rapportent ; mais rien ne garantit qu'ils ne sont pas faits après coup et que leur caractère d'actualité n'est pas purement fictif. Le *nequid perfecta* du v. 26 peut n'être lui-même qu'une ingénieuse invention pour donner plus de vraisemblance à la fiction.

luant en lui le restaurateur de la paix et de la sécurité, il l'honore presque, avant la lettre, comme « père de la Patrie » (1).

Que cet hommage à Octave pacificateur et céleste garant de la prospérité de l'Italie soit expressément destiné à effacer la mauvaise impression produite par les lamentations de Mélibée, c'est ce dont il n'est guère possible de douter quand on rapproche l'un de l'autre les textes mêmes des deux Eglogues. Le vers IX, 60 :

Inserere, Daphni, puros, carpent tua poma nepotes

n'est-il pas la réplique exacte des vers I, 72-73 :

... His nos consequimur agros!

Inserere nunc, Meliboee, puros, pone ordine uites!

L'analogie, qui avait déjà frappé Servius (2), est éloquente et décisive : les deux passages se surperposent l'un à l'autre. La réminiscence serait trop maladroite, si elle n'était calculée. Et l'intention de Virgile est claire : il fait amende honorable (3). Par les plaintes de Mélibée, il s'était donné l'attitude d'un mécontent et d'un protestataire. Par le détour des vers à Daphnis, il se pose en citoyen rallié au nouveau maître de l'heure. La confiance qu'il lui témoigne avec une si pieuse ferveur implique une sorte d'adhésion morale à sa cause, et comme une promesse de dévouement. Octave y restera-t-il insensible? Ne voudra-t-il pas l'encourager? Et, s'il comprend à demi-mot, ne lui rendra-t-il pas son patrimoine?

N'est-ce pas d'autre part pour renforcer cette requête déguisée,

(1) Le Tityre de la I^{re} Eglogue n'adorait Octave que dans un sentiment de reconnaissance égoïste : erit ille *mihi* semper deus. Menalcas voit en lui le protecteur de la patrie entière et le régénérateur du monde. Nous nous acheminons vers le culte dont Auguste sera bientôt l'objet.

(2) IX, 50 : Illud respicit quod supra inuidiose ait : Inserere nunc, Meliboee, puros, pone ordine uites.

(3) Noter encore le contraste entre I, 69 :

... aliquot, mea regna uidens, mirabor aristas?

et IX, 48 :

Astrum quo segetes gauderent frugibus.....

ce plaidoyer *pro agro suo*, que Virgile s'applique à montrer combien les gens de son pays, les Moeris, les Lycidas, lui restent attachés de cœur? Désolés de son mauvais sort, désemparés par son absence, il n'ont pas de vœu plus ardent que de le voir revenir parmi eux. Les plus dévoués d'entre eux en gardent la ferme espérance, attendent le jour de son retour.... N'y a-t-il pas dans cette fidélité même de quoi attendrir Octave?

Ainsi entendue, cette Eglogue, au premier abord si factice, prend un sens naturel et vivant. Chaque détail y a sa valeur. Rien n'y paraît plus inutile ⁽¹⁾; rien n'y paraît plus déplacé, même les louanges que Virgile s'y prodigue si complaisamment à lui-même.

En réalité, le malheureux poète se berçait d'une suprême illusion : la IX^e Bucolique ne corrigea pas la I^{re}. Son insistance à attirer sur lui l'intérêt et la bienfaisance d'Octave demeura vaine. Il ne récupéra pas son domaine de Cisalpine. Peut-être, par la suite, obtint-il de la générosité de ses protecteurs, en Campanie ou ailleurs, une terre qui matériellement le dédommagea de cette perte ⁽²⁾. On peut du moins assurer qu'elle ne l'en consola pas ⁽³⁾.

* * *

Comme on le voit, les deux Eglogues se tiennent très étroitement. Non pas seulement parce que la I^{re} est écrite au moment où Virgile espère conserver son patrimoine et que la IX^e est composée lorsqu'il vient d'en être dépouillé. Mais parce que la IX^e représente un nouvel effort de Virgile pour obtenir non plus cette fois la conservation, mais la restitution de ses terres; mieux encore, parce que la IX^e est destinée, dans l'esprit de

(1) Exception faite pour la profession de foi poétique de Lycidas (v. 32-36), qui est nettement hors du sujet.

(2) C'est une conjecture plausible, quoiqu'elle ne s'appuie sur aucun texte explicite. Cf. Donat, *Verg. Vita*, 12-13; Aulu-Gelle, *N. A.*, VI, xx, 1.

(3) Une dizaine d'années plus tard il songeait encore avec amertume à ces déboires. Cf. *Georg.*, II, 197 :

Et qualem infelix amisit Mantua campum,

l'auteur, à détruire le mauvais effet produit par quelques vers trop sincères de la I^{re}.

Dans tout cela, la jeunesse du poète éclate. Elle explique la généreuse maladresse des propos de Mélibée. Elle explique l'obstination de Virgile à vouloir rentrer en possession de son domaine, où il lui serait apparemment impossible de résider, maintenant que la contrée entière est aux mains des vétérans. Elle explique aussi la candeur avec laquelle il espère réparer la faute commise et regagner la bienveillance d'Octave. Simple de cœur, il se représente trop les autres à son image. Etranger à l'esprit d'intrigue comme aux passions politiques, il ne compte pas assez avec des sentiments qu'il ignore. Sa psychologie si fine est, sur ce terrain, en défaut. Il se dessert lui-même dans la I^{re} Bucolique ; dans la IX^e il cherche à être habile : il n'y met ni subtilité ni astuce. — Il flatte Octave, dira-t-on. — Mais pourquoi douter de la sincérité de son admiration pour un homme qui s'attachait peu à peu tous les esprits et qui déjà personnifiait l'avenir et le bonheur de Rome ? Lésé dans ses intérêts privés par une mesure qui faisait partie de la liquidation du passé, il n'en subissait pas moins le charme exercé par le nouveau César, et ce n'est pas là sans doute la moindre marque de la loyale naïveté de son âme.

RENÉ WALTZ

*Professeur à la Faculté des Lettres
de l'Université de Lyon.*